

La société américaine, 1865-1970 [Claude Fohlen]

Autor(en): **Favez, Jean-Claude**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **23 (1973)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CLAUDE FOHLEN, *La société américaine, 1865-1970*. Paris, Arthaud, 1973.
In-8°, 350 p., ill., cartes et graphiques (Coll. «Sociétés contemporaines»).

Historien de l'économie, Claude Fohlen est aussi un spécialiste des Etats-Unis, auteur notamment dans la collection de la *Nouvelle Cléo* d'un ouvrage sur l'Amérique anglo-saxonne de 1815 à nos jours, qui constitue le point de départ de toute étude sur cette partie du monde. C'est donc avec intérêt et sympathie que l'on ouvre *La société américaine*, conçue dans le même esprit que les ouvrages de Burgelin sur l'Allemagne et de Sorlin sur la France déjà parus dans cette collection.

L'auteur commence par rappeler la transfiguration dont la société américaine a été l'objet pour les Français au cours du siècle écoulé. Acceptée, admirée, louée par les conservateurs éclairés comme par les socialistes en quête d'une cité idéale, l'Amérique du Nord est devenue aujourd'hui le type même de la société matérialiste, antiégalitaire, impérialiste, l'exemple des errements du monde industriel, le modèle théoriquement à ne pas imiter. Persuadé, quant à lui, qu'il n'y a pas de société idéale, Fohlen s'inspire, pour présenter et analyser son sujet, d'une phrase récente d'Edgar Morin, qu'il a d'ailleurs placée en exergue de son livre: «D'un côté, c'est la meilleure société qui ait jamais existé à une vaste échelle, d'un autre côté, c'est la pire.»

Il a donc très classiquement divisé ce siècle américain en deux volets complémentaires. Le crépuscule de l'innocence, c'est, de 1865 à 1914 environ, la fin des Treize colonies et de leur passé colonial que détruisent l'immigration et la révolution industrielle. C'est aussi l'aggravation du problème des minorités de couleur. C'est surtout la révolte des fermiers et ouvriers contre l'exploitation sans frein des hommes par le profit. C'est l'urbanisation du pays, les tensions et les violences qu'entraîne la remise en question du comportement et des valeurs traditionnels par le développement des inégalités sociales. Aussi, très naturellement, la seconde partie de l'ouvrage tourne-t-elle autour des périls de l'abondance, puisqu'il s'agit bien, au travers des années folles et de la Grande dépression, de la révolte de toutes les minorités et des avatars des classes moyennes, de déboucher sur la crise de civilisation qui caractérise particulièrement la société américaine aujourd'hui.

On le voit, le propos de Fohlen est vaste. L'auteur n'entend pourtant pas le tenir en l'air, puisqu'il fournit, au moyen de tableaux et de graphiques, de nombreux chiffres – dont il n'indique pas la source d'ailleurs – sur l'évolution démographique, sociale et économique des Etats-Unis. Il ne veut pas non plus l'appauvrir en le schématisant à l'excès, et c'est pourquoi il présente, qu'il s'agisse du rôle de la guerre de Sécession dans le processus d'industrialisation, du problème de la Frontière ou du New Deal, les interprétations contradictoires de quelques historiens.

Aussi intéressante soit-elle, la lecture de *La société américaine* suscite cependant un certain nombre de réserves. Certaines sont à mettre au compte

du genre de la collection qui entend donner en un volume une sorte de tableau ethnographique d'une société nationale contemporaine, saisie dans son historicité plus que dans son évolution historique. Mais est-il possible de découper ainsi dans l'espace et le temps et d'appliquer à des sociétés aussi chargées d'histoire que les nôtres une analyse avant tout structurelle? Structures et événements d'ailleurs ne s'excluent nullement, mais au contraire s'appellent l'une l'autre, comme l'ont prouvé les travaux des Braudel, Le Roy Ladurie, etc....

Pour étudier la société américaine l'auteur a voulu tout d'abord répudier le marxisme. Ce qui est son droit, encore que les allusions qu'il place ici et là à ce propos laissent planer certains doutes sur la compréhension qu'il pourrait en avoir. Ainsi par exemple se refuse-t-il à voir dans les violents troubles ouvriers de la fin du XIX^e siècle quelque chose qui rappelle la lutte des classes. S'il s'agit de répudier un modèle strictement européen, il n'a sans doute pas tort. Mais croit-il dépasser l'explication traditionnelle et contestée de l'influence de la mobilité géographique et sociale sur la classe ouvrière américaine en faisant appel à une explication de type structurel (mouvements démographiques et historiques longs) et culturel (conscience du groupe ethnique plus forte que la conscience professionnelle et recherche d'un avantage matériel immédiat)? De même évoque-t-il la crise impérialiste de 1898, c'est-à-dire la décision prise par l'administration Mc Kinley d'intervenir contre l'Espagne dans l'affaire de Cuba, en termes de rupture par rapport à la politique étrangère des Etats-Unis au XIX^e siècle. Une étude plus explicite de cette même politique extérieure, depuis la guerre de Sécession, et même depuis le début du siècle, pourrait au contraire aboutir à la conclusion que la décision de 1898 marque le passage d'un impérialisme libre-échangiste, de type anglais (qui depuis longtemps lutte en Amérique latine contre les positions dominantes de la Grande-Bretagne), à un impérialisme d'Etat, dont l'apparition coïncide non seulement avec la reprise des affaires, mais avec la crise sociale du capitalisme américain et le rôle nouveau que le successeur de Mc Kinley, Théodore Roosevelt, assignera, même dans un pays de libre entreprise, à un Etat fédéral fort.

En fin de compte, et malgré une étude sérieuse, par exemple de la misère des ouvriers et des minorités de couleur, c'est une société dépolitisée que présente Claude Fohlen, une société dont l'explication est de ce fait totalement atomisée, car réduite à la présentation de groupes humains qui n'ont nullement l'air de vivre ensemble et dont on se demande, malgré le *melting pot*, comment ils sont parvenus à constituer une nation et un Etat. Il ne suffit donc pas de découper la réalité en groupes sociaux, en structures, ou en mouvements longs pour éviter les pièges de l'histoire événementielle et pour donner une vision aussi globale que possible du champ d'investigation de l'historien.

Mais il ne s'agit pas là bien entendu que d'une question de méthode. Après avoir évoqué Revel et Reich (Charles et non Wilhelm), Fohlen

conclut que «la société industrielle, dont les Etats-Unis fournissent le modèle le plus évolué, semble être arrivée à la limite de ses possibilités». Il croit pourtant que tout est encore possible, y compris que cette société qui n'a pas encore trouvé son équilibre l'atteigne par des voies qui nous échappent encore. Ce qui est capital, pour l'avenir des Etats-Unis, mais aussi pour le nôtre. Non dans le sens où Fohlen semble l'entendre d'ailleurs, mais par le fait que ce n'est pas l'Amérique, mais le monde qui doit retrouver son équilibre, perdu par la faute des nations industrielles, dont les Etats-Unis ont la tête depuis le début de notre siècle.

Petit-Lancy

Jean-Claude Favez

F. DE FELICE, *L'agricoltura in Terra di Bari dal 1880 al 1914*, Milano, Banca Commerciale Italiana, 1971, pp. 504.

La ricerca in esame era «nata come contributo alla storia del movimento bracciantile pugliese», ma, secondo spiega l'Autore, è andata acquisendo caratteristiche profondamente diverse a mano a mano che essa procedeva e si completava. Si è trattato di una trasformazione giustificata soprattutto dalla quasi assoluta mancanza di studi in materia.

Proprio per questa carenza di ricerche nel settore, l'Autore ha preferito infatti analizzare un aspetto preliminare, cioè la natura e i caratteri del bracciante di Terra di Bari, e questo sia per l'importanza quantitativa del bracciantato nella provincia, sia per la sua particolare posizione sociale essendo il bracciante «al tempo stesso proprietario di un fazzoletto di terra, affittuario, partecipante e salariato a giornata». La presenza di questa figura sociale, che l'Autore esamina per primo e che costituisce oggetto di studio della parte certamente più interessante dell'opera, emerge dall'analisi del meccanismo di produzione della ricchezza, tema centrale della ricerca, nella quale non si trascurò però di porre in adeguato rilievo lo stato e la capacità di sviluppo dell'economia agricola della provincia.

L'indagine prende l'avvio dagli anni ottanta, sia perchè le fonti anteriori a questo periodo scarseggiano, sia perchè soltanto in questi anni l'unificazione del mercato nazionale diventa una realtà, e considera due settori fondamentali, il seminativo-pascolo e il vigneto – esaminati intenzionalmente in due capitoli affinché dalla disamina delle loro disparità si possano più facilmente cogliere i legami tra essi esistenti – per poi soffermarsi sui processi di produzione della ricchezza attraverso l'individuazione del rapporto tra arretratezza e modi di produzione, pur apparendo evidente la consapevolezza nell'Autore della complessità del problema dell'arretratezza.

La pleora delle notizie emerse dalla consultazione dei documenti del trentennio considerato hanno indotto l'Autore, come si è detto, ad effettuare delle scelte che hanno impedito che l'opera assumesse quel respiro che avrebbe avuto se le vicende economiche baresi o, meglio ancora, pugliesi di quegli anni fossero state collegate con quelle nazionali, e se il concomitante dibattito politico sulle stesse fosse stato affrontato utilizzando tutte